Supplément au SOP n° 119, juin 1987

LE BAPTÊME

Conférence du père Paul TARAZI,
professeur à l'Institut de théologie
orthodoxe de New York,
au 6ème Congrès orthodoxe en Europe occidentale
(Walbourg, 1er - 3 mai 1987)

Document 119.C

Le baptême, ce grand inconnu. De la place d'honneur effectif qu'il avait dans l'Eglise primitive, il a dégringolé à une place d'honneur nominal dans les Eglises qui pratiquent le baptême des enfants, dont la nôtre. Un aperçu de la littérature théologico-ecclésiastique orthodoxe donnerait même l'impression que l'importance du sacrement ecclésial allait de pair avec la fréquence de sa célébration. Le baptême/chrismation, le mariage et l'ordination seraient les sacrements "une fois pour de bon", alors que la pénitence, l'eucharistie et l'onction formeraient ceux "à répétition".

Evidemment, entre ces derniers, c'est l'eucharistie qui est devenue reine incontestée, et pour raison. L'onction est après tout un sacrement exceptionnel : on n'est pas malade tous les jours ; de plus, le service liturgique est pratiquement séparé de l'onction elle-même lorsqu'elle est appliquée individuellement, et c'est la règle plutôt que l'exception ; enfin, combien de fois, sous l'influence de la pratique de l'Eglise catholique, c'est la communion, plutôt que l'onction, qui est administrée au malade.

La pénitence a eu son âge d'or durant les siècles où les monastères tenaient une place éminente aux niveaux théologique aussi bien que spirituel ; on en parle toujours aujourd'hui dans les milieux "traditionnels", beaucoup moins dans ceux où le terme eucharistie est devenu pratiquement équivalent à celui de théologie ou même d'Eglise, du moins chez la majorité des orthodoxes non-théologiens ; d'ailleurs, comme dans le cas de l'onction, le sujet/objet de la pénitence est la personne et non la communauté.

Si l'on revenait maintenant aux sacrements que j'ai qualifiés d'"une fois pour toutes", le mariage et l'ordination se présentent toujours comme un sujet continu d'intérêt et de conversation étant donné qu'après tout on "est" marié ou on "est" diacre, prêtre ou évêque. Quant aux phrases concernant le baptême, c'est le passé composé qui y règne : "J'ai été baptisé le 29 février ou en 1954"... Même lorsqu'un prêtre demande à quelqu'un qu'il ne connaît pas s'il "est" baptisé juste avant de lui administrer la communion, il n'y a aucun doute que dans la tête de l'un aussi bien que de l'autre le point de référence est au passé : la question est de savoir si la personne en question "a été" baptisée ou non.

Par conséquent, au point de vue pratique, c'est-à-dire après tout et en fin de compte, l'eucharistie est première parmi les sacrements que nous vivons sans cesse alors que le baptême est au bas de la liste de ceux qui sont irrépétibles, puisqu'il apparaît tout à fait relégué au passé. Il n'y a rien d'étonnant donc à ce que la liturgie eucharistique est devenue le point théologico-spirituel de ralliement des orthodoxes aujourd'hui.

Mais, dira-t-on, ceci n'est pas tout à fait vrai puisqu'être baptisé correspond après tout à être chrétien. Si l'on ne dit pas souvent "je suis baptisé", c'est parce que l'on dit tout simplement "je suis chrétien". Le baptême est le sacrement de base qui nous introduit au mystère de l'Eglise, il est l'assise de tout notre être nouveau, il l'imprègne de bout en bout. Ainsi le baptême est avec nous, en nous, tous les jours, en un sens dans lequel même l'eucharistie ne l'est pas. Tout ce que l'on discute en tant que chrétiens : eucharistie, mariage, ordination, vie spirituelle, engagement..., tout a ses racines dans le baptême et dans le fait que nous sommes baptisés. En d'autres termes, le baptême est ultimement plus présent à nous que n'importe quelle autre réalité.

Sans aucune intention d'ironie, permettez-moi de vous rappeler que je connais assez bien ces arguments. Et pourtant, ce qui m'inquiète dans cette approche, c'est cet aspect d'acquis sous lequel le baptême est présenté. S'il m'était permis d'utiliser une image, je dirais que nous parlons du baptême/chrismation au niveau des racines, de la source, de la base, du fondement, du substrat..., ce qui n'est

ni faux ni mauvais ; ce qui est toutefois aussi bien mauvais que faux à mes yeux, c'est que l'on en parle seulement à ce niveau.

Ce faisant, le baptême devient les racines desquelles bourgeonnent le tronc, les branches, les fleurs et les fruits ; la source de laquelle coule la rivière, sinon le fleuve ; la base et le fondement sur lesquels s'érige la bâtisse ; le substrat duquel est formée la matière en question. En d'autres termes, le baptême est seulement le début, le début certes, mais toujours un début, le commencement d'une voie dont la fin se situe à l'avant. Autrement dit, nous abordons notre théologie et notre spiritualité ainsi : "Etant donné le baptême..." Et c'est précisément ce que j'entends par "acquis". Et là où d'autres perçoivent un aspect de grandeur et d'éminence uniques, moi je pressens un danger hors de pair.

Le baptême, don de la vie

La raison sous-jacente à mon attitude est que, dans le baptême, c'est le don de vie qui est offert, et la vie n'est pas le commencement d'autre chose, elle est un tout. Sauf, bien entendu, si l'on introduit le facteur "qualité de vie" et donc le sens de progression, sinon progrès, dans l'élément "vie". Mais ceci n'est rien d'autre que le péché d'Adam, le péché qu'on appelle originel, non dans le sens qu'il fut le premier d'entre une multitude d'autres auxquels il aura servi de base, mais dans celui qu'il est le péché par excellence.

Au lieu d'accepter la vie, c'est-à-dire son être tel qu'il est, comme un don de Dieu aussi bien total que complet, Adam a décidé de prendre en ses propres mains son "destin", et par conséquent sa "destinée". Autrement dit, il a ajouté à la vie un nouveau facteur faisant ainsi d'elle une entité divino-humaine ; il s'est arrogé le titre de co-directeur du don de la vie, et à la limite de son co-auteur, c'est-à-dire celui de co-créditeur.

Adam a commis la faute de ne pas réaliser - de ne pas vouloir réaliser ? - que son statut de co-auteur de la vie, de co-créditeur, était inclus dans l'"offre" faite à lui dans le don de la vie. Or une telle inclusion fait à tel point partie intégrante de ce don que même le péché d'Adam n'a pas pu l'effacer. En effet, la Bible nous dit : "Voici le livret de la descendance d'Adam : le jour où Dieu créa Adam, il le fit à la ressemblance de Dieu. Homme et femme il les créa, il les bénit et leur donna le nom d'"Homme", le jour où ils furent créés. Quand Adam eut cent trente ans, il engendra un fils à sa ressemblance, à son image, et il lui donna le nom de Seth" (Gen. 5 : 1-3).

Le "produit" d'Adam est totalement et complètement équivalent à celui de Dieu lui-même, à la ressemblance et à l'image de son auteur (cf. Gen. 1 : 26) ; la différence est toutefois que celui-ci crée alors que celui-là engendre, celui-ci a effectué un acte premier et donc incomparable alors que l'acte de celui-là est "automatique", d'après un programme qui lui a été inculqué du dehors. Quelle ironie ! Ce dont l'homme a voulu faire sa propre oeuvre lui était déjà offert comme partie intégrante du premier don. Ironie des ironies ! Ce dont il a voulu faire son opus maximum, son trait déterminant, son destin, à savoir : d'avoir la vie pour de bon, ceci même lui avait déjà été offert en don à son niveau le plus "animal", la procréation sexuée.

Le péché d'Adam a donc consisté en ce qu'il a - intentionnellement ? - mal interprété l'action divine. D'une part, Dieu a voulu distinguer, malgré leur similitude profonde, l'homme de l'animal en créant à son image et ressemblance exclusivement le premier ; d'autre part, l'homme n'a pas "pardonné" à Dieu de l'avoir créé le même jour que les mammifères, et a donc décidé de prouver - à lui-même ? à Dieu ? - qu'il était autrement, en essayant de montrer ostensiblement son pou-

voir d'accéder à la vie. Le pauvre, dans sa colère il a perdu de vue la plus simple des réalités : la vie, on n'y accède pas ; ou on l'a, ou on ne l'a pas ; et dans le dernier cas, on ne peut que la recevoir.

Jésus, descendant d'Adam et par cela engendré humainement à l'image et à la ressemblance de ses ancêtres et, par leur intermédiaire, à l'image et à la ressemblance de Dieu lui-même, a accepté la vie comme elle est, un don de Dieu. On le sait parce qu'il a accepté d'y renoncer lorsque son auteur, Dieu, le lui a demandé. De plus, d'après saint Paul, il l'a fait d'une façon qui a incontestablement prouvé qu'il ne l'a pas, en fait, considérée comme sienne ; il est mort d'une mort ignoble, sur la croix et pour aucune raison grandiose, renonçant par là à tout espoir d'être considéré comme ayant vécu une vie digne de commémoration.

Jésus a donc accepté une mort absolue, au sens réel et au sens figuré. Et ce faisant, sa vie a été une vie en fait donnée par Dieu, une vie en fait provenant de Dieu, la vie de Dieu. C'est pourquoi, en Jésus, Dieu lui-même s'est reflété dans toute sa puissance annihilant la mort, non-vie d'après la Bible, et ressuscitant d'entre les morts celui qui portait sa vie (celle de Dieu). C'est à ce moment-là que l'Eglise primitive a réalisé que Jésus était non seulement un fils d'Adam, engendré humainement à l'image de Dieu, mais aussi Fils de Dieu comme aucun autre ne l'est, son image directe, ayant la vie de Dieu en soi parce qu'il la reçoit comme telle : vie.

C'est cette même vie, refusée par Adam, qui nous est offerte à nouveau pour que nous ayons la chance et le choix de l'accepter comme elle est : vie. Et où est-ce que pareille offre nous est faite ? Dans la parole évangélique qui n'est autre que "le Christ est mort pour nos péchés selon les Ecritures, il a été mis au tombeau, il est ressuscité le troisième jour selon les Ecritures, il est apparu à Céphas, puis aux Douze" (I Cor. 15 : 3b-4). Cette même parole, Paul l'appelle ailleurs "la parole de la croix" (1 : 23 ; 2 : 2 ; Gal. 3 : 1).

Le baptême, figure de la mort

Mais dans quel sens l'offre qui nous est faite en Christ ressemble-t-elle à celle faite à Adam ? Celui-ci a reçu la vie comme don complet et total d'une manière inéquivoque, à sa création du néant par la parole divine ; quant à nous, cette parole divine nous est adressée en tant que vivants. Et la question qui se poserait alors serait : Comment pourrait-on en fait offrir à des vivants le don de la vie ? A cela, la réponse de l'Eglise primitive a été aussi claire que précise : dans le baptême, figure de la mort.

C'est précisément cet aspect du baptême que je voudrais considérer en premier lieu. Contrairement à la théologie occidentale classique qui a souligné excessivement le baptême comme le sacrement dans lequel le péché originel est effacé, l'approche de l'Eglise orientale a été surtout de parler du baptême comme sacrement de la nouvelle vie en Christ. La première s'est enchevêtrée dans un labyrinthe de discussion sur le péché ; alors que la seconde a concentré son intérêt sur le résultat du péché, la mort, "le dernier ennemi" aussi bien pour saint Paul (1 Cor 15 : 26) que pour l'auteur de l'Apocalypse (20:14 ; 21 : 4).

L'Occident, en parlant plutôt de la restauration d'Adam, a, si vous le voulez, décidé de voir en l'œuvre de Jésus la réalisation de l'"âge d'or" paradisiaque ; l'Orient quant à lui a de suite compris que Jésus-Christ était l'équivalent non pas d'Adam avant le péché, mais plutôt de ce que cet Adam même avait été appelé à devenir. En Jésus nous ne retrouvons pas le passé perdu, qui est toujours un passé, mais nous rencontrons plutôt le futur, le nôtre aussi bien que celui d'Adam.

C'est donc parce que c'est la vie qui est soulignée dans le sens du baptême, que ce dernier devient un baptême de mort ; la vie, c'est celle que Dieu offre, alors que la mort, c'est notre mort à la vie, notre vie.

Si vous me permettez une hyperbole, dans le baptême nous ne sommes pas restaurés. Restauré, on l'est, après tout, à un état passé ! Non, dans le baptême, on est plutôt détruit, annihilé, mort tout simplement. Dans le baptême, je ne suis plus, vous n'êtes plus, nous ne sommes plus. Et s'il y a quelqu'un, c'est le Christ, d'après saint Paul : "Je suis, écrit-il, crucifié avec le Christ ; et ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. Quant à ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi" (Gal 2 : 19b-20). Mettons les points sur les i : dans le baptême, le moi n'est pas haïssable, il n'est tout simplement plus.

Cette réalité de la mort est mise en relief de façon extrêmement claire par saint Paul qui, en traitant du baptême, utilise l'aoriste (correspondant à notre passé simple, et rendu d'habitude par un passé composé) en se référant à la mort, et le futur - non le présent - pour parler de la vie : "Car si c'est un même être avec le Christ que nous sommes devenus par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une résurrection semblable... Mais si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui" (Rom 6 : 5, 8).

Pourquoi Paul se réfère-t-il à la vie du baptême en termes de résurrection ? Parce que ce qui nous est présenté dans le baptême, ce n'est pas la vie tout court, mais plutôt la vie telle qu'elle nous a été offerte par le Christ, c'est-à-dire dans sa résurrection d'entre les morts. En effet, un peu plus loin, saint Paul s'adresse aux Romains en ces termes : "Offrez-vous à Dieu comme des vivants revenus de la mort !" (v. 13b). C'est donc dans ce sens que le baptême nous met dans une situation semblable à celle d'Adam : nous, comme lui, commençons de rien, ex nihilo.

Libérés du péché et asservis à Dieu

Il y a toutefois une différence entre le don de la vie lors de la création et celui offert dans le baptême, une différence tellement essentielle qu'elle rend la ressemblance bien fragile, au moins de notre côté des choses. Celui-là a été totalement l'oeuvre de Dieu de A à Z, alors que celui-ci requiert notre acquiescement, ne se réalise que lorsque nous acceptons l'offre de Dieu. Autrement dit, nous confessons notre acceptation du fait que la vie qui nous est offerte est exactement cela, offerte, c'est-à-dire qu'elle est complètement, totalement et exclusivement celle de Dieu de telle manière que nous n'en sommes en aucune façon les auteurs.

Cela veut dire que le baptême est pour nous un point de non-retour dans un sens très réaliste, un point duquel il nous est impossible d'aller en arrière. Adam, après tout, avait le choix du suicide ; nous, les baptisés, n'avons même pas cet atout. Comment, en effet, quelqu'un qui est déjà mort pourrait-il commettre le suicide ? De plus, au-delà des eaux baptismales la mort n'existe pas ; là, n'existe que le Christ ressuscité d'entre les morts.

Alors qu'Adam pouvait encore vraiment mourir, nous ne pouvons tout au plus que fermer les yeux et essayer de fuir dans un rêve, un mirage ; et aussitôt que nous les ouvrons à nouveau, c'est le ressuscité qui se présente à nous dans sa vie qui ne connaît pas de mort, dans sa lumière qui ne connaît pas de ténèbres. Alors qu'Adam a été créé libre, nous sortons des eaux baptismales en aucune façon libres, mais plutôt libérés, affranchis, et du même coup asservis, oui, asservis à celui qui nous a libérés, ses esclaves.

Relisons l'Apôtre dans ce même texte que nous avons déjà cité auparavant, où il parle du baptême : "Comprenons-le, notre vieil homme a été crucifié avec lui, pour que fût réduit à l'impuissance ce corps de péché, afin que nous cessions d'être asservis au péché. Car celui qui est mort est affranchi du péché... Car le péché ne dominera pas sur vous : vous n'êtes pas sous la Loi, mais sous la grâce. Quoi donc ? Allons-nous pécher parce que nous ne sommes pas sous la Loi, mais sous la grâce ? Certes non ! Ne savez-vous pas qu'en vous offrant à quelqu'un comme esclaves pour obéir, vous devenez les esclaves du maître à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice ? Mais grâces soient à Dieu : jadis esclaves du péché, vous vous êtes soumis cordialement à la règle de doctrine à laquelle vous avez été confiés, et, affranchis du péché, vous avez été asservis à la justice.

"J'emploie une comparaison humaine en raison de votre faiblesse naturelle. Car si vous avez jadis offert vos membres comme esclaves à l'impureté et au désordre de manière à vous désordonner, offrez-les de même aujourd'hui comme esclaves à la justice pour vous sanctifier. Quand vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice. Quel fruit recueilliez-vous alors d'actions dont aujourd'hui vous rougissez ? Car leur aboutissement, c'est la mort. Mais aujourd'hui, libérés du péché et asservis à Dieu, vous fructifiez pour la sainteté, et l'aboutissement, c'est la vie éternelle. Car le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur" (Rom 6 : 6-7, 14-23).

Non pas une restauration de la vie adamique,
mais la vie de Dieu

A mes yeux, c'est précisément la relégation à l'oubli de cet aspect d'asservissement dans le baptême, qui est à la base de tous les développements théologiques en Occident. Comment, après tout, est-il possible de proférer le terme "asservissement" en parlant du baptême dont la fonction essentielle, a-t-on souligné, est de nous libérer du péché originel et de son esclavage ? D'où la simple restauration à l'état adamique et, par conséquent, la notion d'effort pour mériter la vie du Royaume, d'après le Vatican ; d'où, à l'autre extrême, la centralité de l'amour paternel de Dieu gratuit et libérateur, drapeau de la Réformation.

Les deux, sans se rendre compte, puisent à la même source, celle de la notion de liberté, ou bien en vue de mieux faire, ou bien en vue de simplement jouir du déjà acquis. Mais dans les deux cas, ce qui règne, c'est la notion de liberté, et donc ou bien le choix ou bien le jouissement, et par conséquent l'égoïsme du ménage à deux : Dieu et moi, moi et Dieu ; Jésus et moi, moi et Jésus ; et dans ce cas, l'égoïsme pur, puisque le moi sait pertinemment que Dieu et Jésus n'ont pas besoin de cette relation ! Ce qui règne en fin de compte, c'est moi, et non Dieu ! Mais n'est-ce pas cela précisément l'état adamique aussi bien que pré-baptismal ?

Remarquez que même lorsque vers la fin du 19ème et au début du 20ème siècles le protestantisme européen a réalisé la difficulté de sa théologie classique et qu'il s'est lancé dans - sinon qu'il a créé - la voie de l'existentialisme, il puisait à la même source, celle de la liberté présentée cette fois-ci sous le nom de "choix" ; là encore, c'est le moi qui est maître incontesté ; le reste, Dieu y compris, ne forme que le terrain où s'exerce ma liberté.

Mais les existentialistes le disent carrément : ce qui forme la colonne vertébrale de leur approche, c'est l'homme comme un "être vers la mort". C'est le fait de la mort et sa réalité qui forment donc l'assise du phénomène qu'on appelle l'existential ainsi que de la notion de choix qui lui est centrale. Mais, encore une

fois, n'est-ce pas ceci l'état adamique aussi bien que pré-baptismal ?

Nous le voyons donc : tant que c'est uniquement la notion de liberté qui forme le prisme à travers lequel on envisage le fruit du baptême, la situation du baptisé est perçue tout simplement ou bien comme un état plus avancé du phénomène humain, une sorte de surhomme, dans la théologie catholique classique et l'existentialisme, ou bien comme un état plus à l'abri, une sorte de robot ou de bébé, d'après l'approche protestante traditionnelle dans laquelle le jugement dernier semble être dirigé seulement vers - si ce n'est carrément contre - les non-chrétiens.

Mais l'abord paulinien est tout à fait autre : d'une part, le baptisé a la mort ainsi que le choix libre derrière lui, de l'autre, il lui a été offert la vie de Dieu. Celle-ci toutefois n'est pas un cadeau dont on jouit égoïstement comme un bébé, ce n'est pas un jouet passe-temps avec lequel on tue le temps qui nous reste. Remarquez que même être prêt à mourir n'est pas du tout, en soi, une preuve de non-égoïsme. En effet, la mort par suicide, celle pour défendre sa propre vie, celle pour défendre son propre morceau de terre, celle pour défendre son propre point de vue, celle pour défendre sa propre vision grandiose, celle pour défendre - ou par peur de perdre - son propre don divin... sont, ou au moins pourraient bien être, après tout éminemment égoïstes !

Non, la vie de Dieu offerte dans le baptême n'est pas, en soi, nôtre de sorte que l'on puisse en décider ; en d'autres termes, elle n'est pas nôtre de façon que ce soit nous qui décidions de son sens, de sa direction : autrement, décider de mourir serait bien compréhensible - c'est-à-dire compréhensiblement égoïste - lorsque la réalité de la vie autour de nous ne correspond plus à - et donc menace - notre vie, c'est-à-dire l'image, la vision, le mirage que l'on s'était fait. Non, la vie de Dieu offerte dans le baptême est aussi bien sienne que vraie, réelle ; elle est ce qu'elle est : une vie d'entre les morts, une vie où la mort n'est plus, et donc une vie où le choix pour la mort est une pure fabrication de notre esprit, une vision que l'on se fait en ayant fermé les yeux, un mirage, une fantaisie.

La vie de Dieu qui nous est donnée dans le baptême est tellement réelle qu'elle s'impose à nous et que l'on y est asservi pour de bon. Elle est tellement vraie, tellement réellement objective qu'on ne peut même pas l'éliminer. A part qu'elle n'est pas nôtre pour en décider, comment pourrait-on après tout éliminer une vie dont les racines mêmes gisent dans l'élimination qui en a été faite en la mort de Jésus ?

Témoins d'avoir été ressuscités

Mais alors dans ce cas, en quoi consiste le fait d'être chrétien ? La réponse ne pourrait être autre : porter témoignage. Le chrétien est un témoin de cette nouvelle réalité de la vie divine envers le monde qui l'entoure et qui vit encore dans la réalité pré-baptismale. Témoin, il l'est par ce qu'il est : affranchi, libéré. En effet, le libre n'est témoin de rien ni de personne ; c'est seulement un affranchi qui peut témoigner de celui qui l'a libéré.

L'affranchi est en effet un témoin ambulante ; il n'a même pas à ouvrir la bouche, il n'a besoin de rien dire, il est, purement et simplement, témoin. Il l'est parce qu'il porte dans son corps la marque de son esclavage passé - tatouage ou peau percée - et pourtant il circule maintenant librement aux yeux de tous, libre de tout et de tous, puisque libre de lui-même.

Oui, libre de lui-même puisque le sceau de la honte qu'il porte dans son corps même ne le dérange nullement : actuellement, cette marque honteuse fait partie intégrante de son témoignage. En effet, le libre s'appartient ; l'affranchi, lui, appartient à celui qui l'a libéré, il lui appartient totalement comme un esclave à son maître. Le libre est libre par lui-même ; l'affranchi a son être pointé vers celui qui l'a libéré.

Dans le cas du baptisé, cette réalité est soulignée à l'extrême, étant donné que la liberté pour lui consiste précisément à être membre de, c'est-à-dire attaché à, enchaîné à la famille de Dieu. Il le sait pertinemment puisque, chaque jour, il a devant les yeux son frère aîné, dans la mort duquel il a après tout accédé à la vie, son frère aîné dont il reproduit l'image, nous dit saint Paul (Rom. 8 : 29). Et ce frère aîné dont il est l'image n'est pas Jésus-Christ le vivant, mais plutôt Jésus que Dieu a ressuscité d'entre les morts ; preuve en est que, dans sa gloire, il porte dans son corps les marques de la crucifixion, mort honteuse par excellence au premier siècle !

Mais, nous dit l'auteur de l'Apocalypse, ce Jésus, dont il lui est demandé de transmettre la Révélation, est "le témoin fidèle, le Premier-né d'entre les morts" (1 : 5), témoin fidèle, titre que Jésus lui-même confère, dans tout le livre de l'Apocalypse, seulement à Antipas de Pergame dans son adresse à l'ange de cette Eglise : "Je sais où tu demeures : là est le trône de Satan. Mais tu tiens ferme à mon nom et tu n'as pas renié ma foi, même aux jours d'Antipas, mon témoin fidèle, qui fut mis à mort chez vous, là où demeure Satan" (Ap. 2 : 13).

Le témoignage consiste donc non pas à être vivant - quel témoignage pourrait rendre un vivant ?! - mais à avoir été ressuscité d'entre les morts. Cela est confirmé lorsqu'au début de la vision apocalyptique nous est présenté Jésus, le témoin fidèle, comme un agneau égorgé et pourtant debout, ou plutôt debout et pourtant égorgé (5 : 6). Il n'y a donc possiblement pas de témoignage sans les marques de la mort dans le cas de Jésus, de l'esclavage dans notre cas.

Mais, me dira-t-on, tout ceci ne souligne que l'esclavage pré-baptismal ; qu'en est-il de l'esclavage post-baptismal mentionné plus haut et de son rôle ? Est-il vraiment nécessaire ? N'est-il pas seulement une figure de style paulinienne ?

Je ne le crois pas. Dans sa première épître aux Corinthiens, il écrit : "Ou bien ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint-Esprit qui est en vous et que vous tenez de Dieu ? Et que vous ne vous appartenez pas ? Vous avez été bel et bien achetés !" (6 : 19-20a). Un peu plus loin il répète : "Vous avez été bel et bien achetés ! Ne vous rendez pas esclaves des hommes. Que chacun, frères, demeure devant Dieu dans l'état où l'a trouvé son appel" (7 : 23-24).

C'est-à-dire : "que chacun continue de vivre dans la condition que lui a départie le Seigneur, tel que l'a trouvé l'appel de Dieu. C'est la règle que j'établis dans les Eglises. Quelqu'un était-il circoncis lors de son appel ? Qu'il ne se fasse pas de prépuce. L'appel l'a-t-il trouvé incirconcis ? Qu'il ne se fasse pas circoncire... Que chacun demeure dans l'état où l'a trouvé l'appel de Dieu. Etais-tu esclave lors de ton appel ? Ne t'en soucie pas. Et même si tu peux devenir libre, mets plutôt à profit ta condition d'esclave. Car celui qui était esclave lors de son appel dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur ; pareillement celui qui était libre lors de son appel est un esclave du Christ" (vv. 17-18, 20-22). D'où la nécessité de la notion d'esclavage post-baptismal, esclavage à Dieu.

La raison en est bien claire : un esclave affranchi peut bien devenir

esclave de sa propre liberté en la considérant ^{comme} une fin en elle-même, en la vivant pour soi ; dans ce cas, s'il est témoin, il ne l'est que de la notion abstraite de liberté. Mais à l'instar de Jésus qui est Fils de Dieu, agneau de Dieu, ressuscité des morts par la gloire de Dieu (Rom. 6 : 4), Seigneur à la gloire de Dieu (Phil. 2 : 11), le baptisé est un affranchi de Dieu et donc un témoin de Dieu.

En effet, l'Apôtre le dit très clairement : "Si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivons aussi avec lui, sachant que le Christ une fois ressuscité des morts ne meurt plus, que la mort n'exerce plus de pouvoir sur lui" (Rom. 6 : 8-9). Mais saint Paul ne s'arrête pas là ! Ou plutôt il continue en expliquant ce qu'il entend par "n'étant plus sous le pouvoir de la mort" : "Sa mort fut une mort au péché, une fois pour toutes ; mais sa vie est une vie à Dieu. Et vous de même, considérez que vous êtes morts au péché et vivants à Dieu dans le Christ Jésus" (vv. 10-11) ; "libérés du péché, asservis à Dieu", dira-t-il plus loin (v. 22). Ou bien, entendons-nous sérieusement être différents du Christ lui-même, prémices des ressuscités d'entre les morts (1 Cor. 15 : 23), qui, à l'apogée de sa gloire, "lorsque toutes choses lui auront été remises, lui-même se soumettra à celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous" (v. 28) ? !

"Tout est vôtre"

Non, mes amis, non. Car c'est en tant qu'asservis à Dieu que nous sommes non seulement libres, mais maîtres, oui maîtres de tout, oui de tout. Écoutons encore une fois l'Apôtre dire aux Corinthiens, "sanctifiés dans le Christ Jésus, appelés à être saints" (1 Cor. 1 : 2), "comblés en Christ de toutes les richesses, toutes celles de la parole et de la science" (V. 5), "ne manquant d'aucun don de la grâce" (v. 6), et pourtant agissant comme des destitués, recherchant infantilement de la valeur en s'attachant à des partis humains, "les uns à Céphas, les autres à Apollos, d'autres encore à Paul" (v. 12)...

Écoutons-le leur dire : "Que nul ne se glorifie dans les hommes : car tout est vôtre, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit le présent, soit l'avenir. Tout est vôtre, dans la mesure où vous êtes au Christ, comme le Christ est à Dieu" (3 : 21-22). Pauvres Corinthiens, ils n'ont pas compris qu'en Christ, ce n'est pas eux qui appartiennent à Paul, Apollos, ou Céphas ; c'est plutôt ceux-ci qui appartiennent aux Corinthiens comme des serviteurs à des maîtres, oui, des seigneurs ! Quant à nous, pauvres nous, nous tenons tellement à la liberté, comme des esclaves à un maître, alors que Dieu, en Christ, nous a libérés de l'esclavage pour faire de nous des seigneurs incontestés de tout et de tous, y inclus la liberté !

Ce manque de choix pour le baptisé, saint Paul a pu tellement bien le décrire parce qu'il l'a lui-même vécu, et dans sa propre chair ! En effet, en lui, pour qui l'appel de Dieu dans le baptême s'est matérialisé dans l'apostolat, ce dernier a été ressenti comme une pesante nécessité, un devoir absolu et irrévocable.

Écoutons-le : "Ne suis-je pas libre ? (encore une fois, cette chère liberté !) Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je donc pas vu Jésus, notre Seigneur ? Si pour d'autres je ne suis pas apôtre, pour vous du moins je le suis ; car c'est vous qui, dans le Seigneur, êtes le sceau de mon apostolat. Ma défense contre ceux qui m'accusent, la voici : N'avons-nous pas le droit de manger et de boire ? N'avons-nous pas le droit d'emmener avec nous une femme chrétienne, comme les autres apôtres, et les frères du Seigneur, et Céphas ?... Cependant nous n'avons pas usé de ce droit. Nous supportons tout au contraire pour ne pas créer d'obstacle à l'Évangile du Christ... Mais je n'ai usé, moi, d'aucun de ces droits, et je n'écris pas cela pour qu'il en soit ainsi à mon égard ; plutôt mourir que de ... Mon titre de

gloire, personne ne le réduira à néant. Annoncer l'Evangile en effet n'est pas pour moi un titre de gloire ; c'est une nécessité qui m'incombe.

"Oui, malheur à moi si je n'annonçais pas l'Evangile ! Au cas où je le fais avec consentement, j'ai ma récompense ; dans le cas contraire, c'est toujours une tâche qui m'est confiée. Quelle est donc, dans ce cas, ma récompense ? C'est qu'en annonçant l'Evangile, j'offre gratuitement l'Evangile, sans user du droit que me confère l'Evangile. Oui, libre à l'égard de tous (encore une fois, la douce liberté !), je me suis fait l'esclave de tous, afin de gagner le plus grand nombre... Je me suis fait tout à tous, afin d'en sauver à tout prix quelques-uns. Et tout cela, je le fais à cause de l'Evangile, afin d'y avoir part" (1 Cor. 9 : 1-5, 12, 15-19, 22a-23).

Et comme si tout cela n'était guère suffisant pour mater saint Paul, Dieu lui "a mis une écharde dans la chair, un ange de Satan chargé de me souffleter... pour que je ne m'enorgueillisse pas!" (2 Cor. 12 : 7). Ah! Ah! voilà, la raison est bien indiquée : l'Apôtre aurait bien pu faire tout cela comme s'il vivait à lui-même, pour lui-même. Mais il ne le pourrait en aucune façon, même s'il entendait le faire ; cela lui est tout simplement impossible, parce que c'est Dieu qui tire les ficelles, toutes les ficelles, tout le temps.

Non, Dieu ne permettra pas une autre faute adamique, même par inadvertance ! Saint Paul doit vivre à Dieu, le seul puissant, même si le coût en est qu'il apparaisse éminemment faible (v. 9) ; le disciple n'est pas meilleur que son maître, et celui-ci, Jésus, "a été crucifié par raison de faiblesse, mais il est vivant par la puissance de Dieu" (13 : 4a). Conséquemment, reconnaît l'Apôtre, "nous aussi, nous sommes faibles en lui, bien sûr, mais nous vivons avec lui, par la puissance de Dieu, à votre égard" (v. 4b).

Le monde humain perçu comme la famille de Dieu

Pour le baptisé donc, qui est asservi à Dieu et dont la vie n'est pas sienne mais celle de Dieu de sorte que, s'il la vit, c'est à Dieu qu'il le fait, pour lui il n'y a plus de choix que de vivre la réalité qui lui est offerte, précisément que Dieu est père aimant. Mais attention ! Cela n'équivaut ni à "Dieu est dorénavant père", encore moins à "Dieu est notre père à nous, les baptisés". La première formule finit par considérer Dieu seulement comme père, ce qui est aussi bien faux que dangereux ; la deuxième, à part qu'elle est fautive, est habituellement perçue comme si Dieu était le père de chacun de nous, c'est-à-dire en fin de compte mon père.

Non ! la réalité post-baptismale est plutôt : Dieu est aussi père, c'est-à-dire, Dieu, toujours le même Dieu, le créateur du monde humain aussi bien que non-humain, est père de ce monde ; le monde humain est devenu la famille de ce Dieu créateur dans les yeux de ceux qui sont devenus dans le baptême les frères de son Fils unique (Rom. 8 : 29 ; aussi v. 17 ; Gal. 4 : 6).

Je dis bien : nous ne nous percevons pas seulement comme membres de la famille de Dieu, mais plutôt tout le monde est perçu par nous comme cette famille. La raison est que ceci a eu lieu non parce que nous sommes devenus enfants de Dieu ; celui-ci n'a qu'un Fils unique ! Plutôt, dans le baptême nous devenons semblables (Rom. 6 : 4-5) à ce Fils unique, ses frères, et ce n'est qu'en tant que tels que nous sommes perçus par Dieu, son père, comme aussi les enfants de ce dernier (Rom. 8 : 17 ; Gal. 4 : 6). Or il n'est jamais dit dans tout le Nouveau Testament que le Fils est mort seulement pour nous, les baptisés, mais plutôt pour tout le monde créé par Dieu (Rom. 8 : 19-21) ; et même nous, les baptisés, n'étions après tout que des impies et des pécheurs, les ennemis de Dieu, c'est-à-

dire comme tous les autres, lorsque Jésus est mort pour nous (Rom. 5 : 5-11).

Le monde perçu par le baptisé est celui qu'il voit à travers les yeux de Jésus lui-même, un monde tellement aimé par Dieu que ce dernier n'a pas épargné son Fils unique pour son égard (v. 10 ; aussi 8 : 32). Par conséquent, cet amour inouï de Dieu que nous, les baptisés, percevons est celui avec lequel Dieu a aimé tout le monde. Et puisque la valeur de ceux à cause de qui l'on sacrifie est au moins égale à celle du sacrifice, nous, les baptisés, avons compris, en Christ, que Dieu aime tous les humains comme son propre Fils, c'est-à-dire comme ses enfants.

L'amour de tout homme
dans sa banalité quotidienne

La réalité offerte à nous dans le baptême n'est donc pas que je suis enfant de Dieu, mais plutôt que je fais partie de la famille de Dieu qui embrasse tout le monde. Dans cette réalité, le moi pour soi n'existe pas ; même le "ménage à deux" entre moi et Dieu, entre moi et le doux Jésus, et où, comme nous l'avons indiqué plus haut, c'est l'autre (Dieu/Jésus) qui gravite autour de moi... est une fantaisie à la Disney World. Dans cette réalité, Dieu est pour tous en même temps ; à aucun moment il n'est pour moi seul, à moi seul ; et la famille de Dieu est tellement nombreuse que, même si je décidais de fermer les yeux et me livrer à la fantaisie de le prendre seul dans mes bras, l'empressement réel des corps autour de moi m'empêcherait de réaliser ce rêve.

Oui, en effet la vie post-baptismale est aussi douloureusement réelle qu'un "ménage à trois... au moins !" En effet, c'est le troisième qui est le nouveau facteur dans cette nouvelle réalité, oui, le troisième ! Et ce troisième n'est douloureusement pas Jésus, du moins ce n'est plus Jésus. S'il m'est permis ici une image, je dirais que ce Jésus qui, avant le baptême et jusqu'à celui-ci, était le troisième en ma relation avec Dieu, le crucifié avec lequel je pouvais avoir une relation en un sens différente de celle avec Dieu, une relation plutôt humaine, d'homme à homme si j'ose dire... ce Jésus apparaît soudainement au-delà du baptême comme le Seigneur ressuscité et assis en gloire à la droite de Dieu, et avec lequel ma relation devient semblable à celle que j'ai avec Dieu.

Et maintenant, en tant que Seigneur, Jésus pose comme troisième tout homme ; actuellement, son commandement, sa Loi (Gal. 6 : 2) ; Rom. 8 : 2), consiste en un seul élément : l'amour de l'autre (Gal. 5 : 14 ; Rom. 13 : 9) ; cet autre, dans sa condition humaine la plus banale, devient le fil à plomb, le critère qui va indiquer si je fais vraiment partie de cette vie nouvelle inaugurée par Dieu en la mort du Christ et en mon baptême dans cette mort (Mt. 25 : 31-46).

Plus tard, l'auteur de la première épître de Jean écrira : "Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, puisque l'amour est de Dieu et que quiconque aime Dieu est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est Amour. En ceci s'est manifesté l'amour de Dieu pour nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui... Et nous, nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru. Dieu est amour : celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui... Quant à nous, aimons, puisque lui nous a aimés le premier. Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu » et qu'il déteste son frère, c'est un menteur : celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas. Oui, voilà le commandement que nous avons reçu de lui : que celui qui aime Dieu aime son frère" (4 : 7-9, 16, 19-21).

Un réalisme baptismal inaliénable

Concluons : le réalisme post-baptismal est tellement vrai qu'il est inaliénable. Il ne permet même pas des jongleries terminologiques telles que : l'asservissement au Seigneur est en vérité une libération de l'être profond. Non, non et non. Ceci n'est que de la psychologie traitant d'un "moi" qui n'existe plus parce qu'il a déjà été enseveli. Toute phraséologie psychologique ou mystifiante est pseudo-théologique ; pire, elle est anti-baptismale puisqu'elle remet en motion un cadavre, elle crée un fantôme, un Dracula, alors que, dans le baptême, on l'a dit, Dieu ressuscite d'entre les morts, c'est-à-dire qu'il ne remet pas en motion, il ne rend pas la vie perdue, mais il donne une vie nouvelle, sa vie.

Répetons-le, le réalisme post-baptismal est palpablement réel. Le baptisé est asservi non à un dieu dépassant les sens, qui est à la merci de nos jongleries spiritualisantes, et qui, à la limite, est sujet à assujettissement par les conceptions que l'on se fait de lui, mais asservi plutôt à chaque homme dans sa banalité palpable de tous les jours, cet être qui s'impose à nous de sorte qu'il ne nous permet même pas de le contempler, sinon de l'accepter tel quel.

Par conséquent, le vivre à Dieu post-baptismal ne pourrait en aucune façon être compris à la lumière d'un lexique pré-baptismal. Et ceci ne s'applique pas seulement à l'élément "vivre" comme si la différence consistait seulement dans un nouvel entendement de la vie. Ceci s'applique aussi, et même primordialement, à l'élément "Dieu". Ce Dieu que nous rencontrons dans le baptême, le Père de Jésus-Christ, ne pourrait guère être conçu par notre raison pré-baptismale qui ne perçoit les sphères divines qu'en termes de divinités.

Non, ce Dieu est celui des prophètes vétéro-testamentaires et du prophète Jésus de Nazareth, un Dieu dont la face est aussi palpablement réelle que celle de chaque homme, un Dieu dont le visage a été une fois pour toutes collé inéluçablement à celui de Jésus, ce jeune homme qui est né, a vécu, a mangé, a bu, a dormi, s'est réveillé, est mort, et a été enseveli, en Palestine, au premier siècle de l'ère chrétienne ; oui, ce jeune homme dans lequel virtuellement tous les contemporains ont eu de la peine à voir la "face de Dieu".

L'asservissement post-baptismal est donc à l'égard de cette réalité qu'est chaque homme auquel le baptisé est prêt à donner sa propre vie puisqu'après tout elle n'est pas sienne mais celle de Dieu, et celui-ci a bien voulu la sacrifier en son Fils Jésus pour tous les hommes, et donc pour n'importe quel homme quel qu'il soit : impie, pécheur, ennemi (Rom. 5 : 6-10). Dans ce sens, le baptisé vit chaque jour la mort à laquelle il a été livré dans les eaux baptismales ; c'est en ce faisant qu'il touche du doigt la vie qui lui a été accordée dans ces mêmes eaux.

Écoutons de nouveau saint Paul dont le baptême a fait un apôtre : "Oui, libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous, afin de gagner le plus grand nombre" (1 Cor. 9 : 19) ; "Et nous aussi, nous sommes faibles en lui, bien sûr, mais nous vivons avec lui, par la puissance de Dieu, à votre égard" (2 Cor. 13 : 4b).

Ailleurs il dit aux Thessaloniens : "Alors que nous pouvions, étant apôtres du Christ, vous faire sentir tout notre poids, nous nous sommes, au contraire, faits tout aimables au milieu de vous. Comme une mère nourrit ses propres enfants et les entoure de soins, telle était notre tendresse pour vous que nous aurions voulu vous livrer, en même temps que l'Évangile de Dieu, notre propre vie, tant vous nous étiez devenus chers" (1 Thess. 2 : 7-8).

Alors que dans son inégalable deuxième épître à l'Eglise de Corinthe, il écrit : "Voilà pourquoi, miséricordieusement investis de ce ministère, nous ne faiblissons pas... mais ce trésor, nous le portons en des vases d'argile, pour que cet excès de puissance soit de Dieu et ne vienne pas de nous. Nous sommes pressés de toute part, mais non pas écrasés ; ne sachant qu'espérer, mais non désespérés ; persécutés, mais non abandonnés ; terrassés, mais non annihilés. Nous portons partout et toujours en notre corps les souffrances de mort de Jésus, pour que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre corps. Quoique vivants en effet, nous sommes livrés à la mort à cause de Jésus, pour que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre chair mortelle. Ainsi donc, la mort fait son oeuvre en nous, et la vie en vous" (4 : 1, 7-12).

Je vous prie de remarquer immédiatement la conclusion totalement inattendue. En effet, comment la dernière phrase pourrait-elle logiquement fonctionner comme conclusion aux versets précédents ? Ceux-ci parlent de saint Paul, de la mort et la vie en lui, alors que le verset 12 introduit soudainement la notion de mort en lui, mais de vie dans les Corinthiens ! La seule explication plausible est qu'en écrivant les versets 7-11 saint Paul avait déjà devant les yeux la réalité exprimée au verset 12.

De plus, seule cette réalité est palpable en comparaison avec l'approche psychologique des versets précédents ; par conséquent, l'Apôtre a procédé du réel au psychologique, et non vice-versa. Lui ne faisait l'expérience palpable que de l'oppression subie, de la persécution, de la mise à terre, de la souffrance, en un mot, de la mort, mais non pas aussi directement celle de la vie. De fait, il écrit qu'il vivait la première pour que/afin que la seconde soit manifestée en lui.

Mais, à son tour, cette manifestation de la vie était irrémédiablement liée à sa manifestation, palpable cette fois-ci, dans les Corinthiens qui, de gens non-sages, faibles et mal nés (1 Cor. 1 : 26) sont devenus dans le Christ Jésus (v. 4 ; cf 4 : 10), c'est-à-dire par l'intermédiaire du témoignage évangélique de saint Paul (v. 6), sages, forts et à l'honneur (4 : 10). La réalité de ce lien entre la mort dans saint Paul et la vie dans les Corinthiens, et par conséquent en lui, est confirmée par l'Apôtre lui-même qui écrit : "Nous sommes fous, nous, à cause du Christ, mais vous, vous êtes sages dans le Christ ; nous sommes faibles, mais vous, vous êtes forts ; vous êtes à l'honneur, mais nous dans le mépris" (4 : 10).

Bien loin de la vérité est donc la considération du baptême comme un acquis ; si toutefois on insistait sur son aspect acquis, il le serait autant qu'une épée de Damoclès. Le passage cité auparavant, où saint Paul parle de son non-usage de ses droits et de s'être fait, lui le libre, esclave de tous à cause de l'Evangile, afin d'y avoir part, continue ainsi : "Ne savez-vous pas que, dans les courses du stade, tous courent, mais un seul obtient le prix ? Courez donc de manière à le remporter. Tout athlète se prive de tout ; mais eux, c'est pour obtenir une couronne périssable, nous une impérissable. Et c'est ainsi que je cours, moi, non à l'aventure ; c'est ainsi que je fais du pugilat, sans frapper dans le vide. Je meurtris mon corps au contraire et l'assujettis, de peur qu'après avoir servi de héraut pour les autres, je ne sois moi-même disqualifié !!!" (9 : 24-27).

L'eucharistie, une nourriture qui porte témoignage

Le baptême donc embrasse notre vie de A à Z, comme la vie elle-même. C'est lui qui colore les autres sacrements, y compris l'eucharistie, tellement proclamée comme étant le mystère de l'Eglise, surtout parmi nous, les orthodoxes vivant en dehors de l'Europe et de la Méditerranée orientales. Ne l'oublions jamais, c'est en baptisés que nous y entrons et que nous en sortons, oui, sortons, parce que la

liturgie, elle, même la plus longue, prend fin après tout. La liturgie ne saurait être le centre de l'existence du chrétien ; son importance pour celui-ci est égale à celle du pain quotidien pour chaque homme ; dans les deux cas c'est une nourriture qui soutient ce qui déjà existe.

En effet, le chrétien, c'est-à-dire le baptisé, membre de la communauté messianique, se nourrit du pain étalé sur la table du banquet messianique, du banquet du Royaume de Dieu. Ce faisant, il est témoin, il témoigne au monde précisément du fait que sa vie est autre : oui, sa nourriture ne consiste pas de pain frais, intact, sain, "vivant", mais plutôt d'un pain rompu, d'un corps "mortifié"; la boisson qui le désaltère n'est guère un vin frais pris d'une bouteille dont le bouchon n'a pas encore été retiré, mais plutôt d'un vin déjà versé, d'un sang déjà répandu, "mortifié".

Nous le voyons donc, le banquet eucharistique n'est pas le centre de l'existence du chrétien, mais plutôt le lieu primordial - mais en aucune façon le seul ! - où le chrétien rend témoignage à ce qu'il est, à son être, à sa vie, cette vie qui, puisqu'elle est réelle, s'exprime chaque jour, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le banquet eucharistique ne saurait être un lieu de refuge, d'escapade où l'on mange et boit à outrance pour fuir et oublier la réalité qui nous entoure, le monde, tout le monde que Dieu a tant aimé qu'il a sacrifié son Fils unique pour en faire sa famille.

Non, il est plutôt le lieu où l'on se nourrit, où l'on renouvelle son énergie, où l'on se "retape" quitte à se lancer à nouveau dans la vie quotidienne, selon l'invitation finale : "Allez, allez-vous-en, en paix, en cette paix de laquelle vous avez été nourris, la paix du Royaume, la paix de la famille de Dieu".

C'est l'eucharistie qui témoigne du baptême, et non vice-versa. En effet, elle a lieu ou au premier jour de la semaine, ou au huitième, en tout cas pas au septième ; elle est au début d'une voie, et non à sa fin ; elle est la nourriture, et donc le signe, de l'Eglise pérégrinante, en marche, dans ce monde, et non dans des nuées platoniques.

En effet, dans le Royaume où les baptisés sont finalement invités, il n'y aura plus d'eucharistie : "Chaque fois en effet que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne", nous dit saint Paul (1 Cor. 11 : 27). "J'ai ardemment désiré manger cette pâque avec vous avant de souffrir ; car je vous le dis, jamais plus je ne la mangerai jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse dans le Royaume de Dieu", a dit Jésus à ses apôtres à l'institution de l'eucharistie (Lc 22 : 15). En effet, le cri de celle-ci n'est en fin de compte que : "Viens, Seigneur Jésus !" (Ap. 22 : 20 ; 1 Cor. 16 : 23).

N'empêche que ce même Jésus que nous attendons, les uns patiemment, les autres impatientement, viendra juger si nous aurons été des êtres "à la mort", "à soi", "à la vérité", "à la divinité", ou bien des êtres en effet baptisés, morts, vides, vides de toutes ces concoctions monstrueuses, vides et donc disponibles, c'est-à-dire, comme lui, des êtres "à autrui" et donc "à Dieu".

Le baptisé, un "incarné" par excellence

Mes amis, si ma communication aujourd'hui vous a paru tronquée, si vous eussiez préféré que je partage avec vous au moins quelques aspects pratiques reflétant mon entendement du baptême, des exemples de ce qu'un baptisé est supposé faire, je vous demande pardon, et au cas où pardonner serait trop difficile,

je requiers votre indulgence.

La raison de mon choix est une peur viscérale - qui s'est développée en moi au cours des années - envers une telle approche des choses surtout lorsque le sujet est l'un de ceux que je considère comme absolument fondamentaux et qu'en plus j'ai à le traiter au cours d'une conférence, c'est-à-dire en passant ; j'ai peur de "diluer" mon sujet étant donné que l'essentiel ne peut se ramener à quelques exemples qui pourraient être pertinents ici mais non là.

Et cette peur, très réelle, a deux faces, l'une profonde et l'autre pratique. D'une part, je crois fermement que, tandis que l'être du baptisé est semblable, sinon le même, partout et toujours, son profil toutefois est bien différent d'un lieu à l'autre, d'un siècle à l'autre ; le baptisé est par excellence un "incarné" sur cette terre, et par conséquent fait partie de "son" monde ; de là, qui suis-je, invité ici d'un autre "monde", pour vous indiquer ce que vous devez faire de votre vie quotidienne ?

D'autre part, je crois que l'une des maladies les plus profondes de notre catéchèse est qu'elle se résume dans son approche à présenter les choses à la manière du catéchisme romano-catholique classique : commandements de Dieu (c'est-à-dire les dix) et ceux de l'Eglise (c'est-à-dire les sept) ; en d'autres termes une approche vétéro-testamentaire d'un côté, et scolastique de l'autre ; alors que moi, au cas où je serais acculé à choisir un texte précis et délimité qui exprimerait la vie d'un chrétien, je choisirais entre deux versions de la même nouvelle réalité introduite par le Christ et à laquelle j'ai été introduit par le baptême (et dans les deux cas je suis sûr que je serais bien ancré exégétiquement ainsi que théologiquement) : ou bien le commandement seigneurial de l'amour de l'autre, ou bien son expansion en Mt 5-7.

Et, comme vous le voyez bien, j'en suis certain, dans les deux cas il y est traité de base, d'essentiel ; et par conséquent la catéchèse ne saurait être qu'incarnée puisque les baptisés d'un lieu et d'un temps donnés, c'est-à-dire d'un monde donné, auront à trouver une formule donnée, et ils feraient bien d'être sérieux dans leur recherche s'ils ne veulent pas être "étonnés" lors de la venue du Juge (Mt 25 : 37-39, 44) ; ils ne pourront même pas se payer le luxe de blâmer leurs prétendus maîtres et catéchètes puisque le choix aussi bien que la décision auront été littéralement les leurs.

Ceci est après tout la règle du jeu dans la nouvelle alliance : "Mais voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël après ces jours-là, oracle de Yahvé. Je mettrai ma Loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur coeur. Alors je serai leur Dieu et eux seront mon peuple. Ils n'auront plus à instruire chacun son prochain, chacun son frère, en disant : 'Ayez la connaissance de Yahvé !' Car tous me connaîtront, des plus petits jusqu'aux plus grands - oracle de Yahvé - parce que je vais pardonner leur crime et ne plus me souvenir de leur péché" (Jér. 31 : 33-34).

Mes amis, vous êtes des baptisés, autant que moi. Je ne pourrais vous en dire plus. Vous et moi sommes des disciples ; il n'y a qu'un seul Maître, le Christ (23 : 8, 10) "en lequel nous avons tous été baptisés" (Gal. 3 : 27). Le plus que je puisse faire - et c'est ce que j'ai essayé de faire - c'est de vous rappeler, co-disciples, collègues, confrères, que vous êtes des baptisés. Et, plagiant saint Paul, j'ajouterais : Si j'ai réussi, j'ai ma récompense ; sinon, c'était tout de même une charge qui m'était confiée (1 Cor. 9 : 17).

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)